

Présentation du livre
L'Orient d'Ismaïl Urbain, d'Égypte en Algérie
dans le cadre du séminaire
de la Société des études saint-simoniennes,
Bibliothèque de l'Arsenal, Paris
le vendredi 14 février 2020

texte mis en ligne de 15 février 2020.

Dans un préambule, Philippe Régnier, président de la Société des études saint-simoniennes replace notre ouvrage dans le travail de notre société sur le Saint-Simonisme et tout particulièrement sur Ismaïl Urbain

Intervention de Naima Lefkir-Laffitte :

Urbain, un étrange personnage

« Mais qu'est-ce qu'il fait là ? » ose, enfin, questionner le conservateur du cimetière chrétien d'Alger.

« Il », c'est Ismaïl Urbain.

Je suis là avec ma sœur, portant chacune un pied de jasmin à planter au bord de la dalle de la tombe où Urbain a voulu être enterré auprès de son fils Ovide, mort à dix ans.

C'était la fin des travaux de réfection de la tombe d'Urbain que Michel Levallois, Roland et moi avons entrepris.

Devant mon air ahuri, il s'explique : « Ismaïl, s'il est juif, il doit être là-haut ».

Là-haut, c'est le cimetière israélite.

« S'il est musulman, il doit être avec les Musulmans ! »

Même dans la mort, Urbain ne laisse pas indifférent : inclassable, il intrigue tous ceux qui le croisent,

Né au moment où les lois raciales abolies par la Convention en 1794, rétablies en 1802 sont même aggravées. Thomas Apolline Urbain est exclu de toute reconnaissance paternelle et de ce qui en découle : c'est ce qu'il appelle sa double « tache originelle ».

Ce sont ces lois iniques qui lui serviront d'aiguillon pour en faire le personnage qu'il est devenu, sortir de la relégation, briser les chaînes de la pesanteur raciale, pour être, très jeune, écouté des généraux, conseiller des princes et, dirait-on aujourd'hui, « lanceur d'alerte ».

Alors qu'il n'était qu'un petit garçon, il part à l'assaut de son père pour se faire reconnaître.

Même s'il ne cherche pas la confrontation directe, toute sa vie, il ne se départira jamais de cette ténacité à suivre ce que sa conscience exige.

Dans *L'Orient d'Ismaïl Urbain, d'Égypte en Algérie*, nous avons suivi les pas de cet étrange personnage, ce qui nous a permis d'aller, au-delà des études historiques désincarnées, dans un univers à hauteur d'homme.

Le découvrant, nous avons eu le désir et le plaisir d'aller plus loin dans la connaissance de ce XIX^e siècle riche de conflits, de jaillissements d'idées et du Saint-Simonisme qui a été au cœur de cette effervescence pendant une bonne décennie autour de l'année 1830.

Urbain est sans conteste une figure originale dans ce courant, mais aussi dans le personnel militaire et politico-administratif français en Algérie. Son histoire personnelle est en résonance avec l'Histoire en marche.

Avant d'entrer dans quelques grandes questions politiques, où il a été entraîné et dont certaines seront abordées par Roland, je voudrai évoquer quelques épisodes significatifs de son parcours.

Comment Thomas devient Ismaïl ?

La sincérité de l'adhésion d'Urbain à l'Islam a toujours posé question, même dans le milieu saint-simonien : certains ont voulu n'y voir qu'une ruse politique.

Quant à nous, son rapprochement des Arabes et des Musulmans ne nous semble ni contingent ni opportuniste. Il est inscrit à l'intersection de son parcours personnel et de son trajet saint-simonien.

Avec la famille saint-simonienne, il baigne dans une atmosphère d'exaltation et de prophétisme. Notamment avec Gustave d'Eichthal, issu d'une famille de banquiers juifs convertie au Catholicisme, alors qu'il n'a que treize ans, pour échapper aux discriminations administratives frappant ses coreligionnaires et à la suspicion sociale à leur égard.

Dès la retraite de Ménilmontant, s'établit entre les deux hommes un jeu de rôles : « le Juif et le Noir, les deux proscrits », et, dans le cadre de la nouvelle religion, les « deux prophètes ».

Urbain est projeté de plain-pied dans un univers mental saint-simonien qui met un Islam, remis à sa juste place dans le cours de l'histoire humaine, au cœur des rapports Orient / Occident.

Sur le navire qui mène les Compagnons de la femme en Orient à la recherche de la Mère, et à la demande d'Enfantin, Émile Barrault lit tous les jours aux douze apôtres une sourate du Coran et un chapitre de l'histoire des Musulmans.

Cela est consigné par Urbain dans son *Journal de voyage* édité par Philippe Régnier.

Ces lectures sont souvent accompagnées de « méditations communes sur la sainteté et la grandeur » de leur mission qu'ils conçoivent comme de nature religieuse.

Le rapport d'Urbain avec les Arabes est d'ailleurs totalement pressenti par Enfantin lui-même : « Urbain prendra probablement, écrit-il aux capitaines Hoart et Bruneau en novembre 1833, au moment même où il débarque à Alexandrie, le costume des Arabes du désert, des Bédouins, il le désire et j'en serai bien aise ; mais il ne le fera qu'au milieu des Arabes eux-mêmes, avec la consécration de la tribu et du cheikh ». Quant à d'Eichthal, de Trieste où il est consul de Grèce, il voit en lui « un futur chef d'Arabes ».

D'un point de vue personnel, Urbain retrouve en Égypte une société de métissage ethnico-culturel où il vit les sensations de son être guyanais, en particulier dans la famille Dussap où il côtoie une « métissité » si l'on peut oser le terme, une ambiance quotidienne faite de Christianisme et d'Islam, vécue sans antagonisme, et se familiarise avec ce dernier :

« Le Coran établi entre les croyants une très forte fraternité », écrit-il dans son *Journal*, tandis qu'« en Occident, la fraternité spirituelle elle-même est morte et l'égoïsme est en pleine souveraineté.

Dans les circonstances immédiates de sa conversion, il faut considérer les ravages du « chameau noir », la peste, qui décime les rangs saint-simoniens, et particulièrement sa bien-aimée, Hanem, qui représente pour lui son *alter ego* féminin.

En Saint-Simonien, il embrasse l'Islam plutôt qu'il ne s'y convertit, et il y restera fidèle toute sa vie, même lors de son second mariage avec Louise Lauras, malgré les pressions multiples des autorités et de la colonie pour renier l'Islam et se marier à l'Église. En 1883 Il écrit à d'Eichthal :

Je n'ai jamais songé à mettre le Chrétien en opposition avec le Musulman, et le Musulman en opposition avec le Chrétien. En accomplissant ces actes, je n'étais ni chrétien ni musulman, mais homme de la civilisation moderne.

Pourquoi Ismaïl Urbain en Algérie ?

En 1830, Marseille est aux premières loges de la conquête. Urbain a d'autres soucis, l'avenir de ses études de médecine compromis, son retour à Cayenne d'où il reviendra meurtri mais riche de la connaissance d'une réalité oppressante à

laquelle il a échappé à Marseille. En témoigne son poème où il transpose ces horreurs dans la nature elle-même :

J'ai été épouvanté par les cris de tes tigres,
par le sifflement de tes serpents,
Et les ronces m'ont fermé l'accès des sombres arcades de tes forêts.

Il n'y retournera plus.

L'Algérie n'est pas davantage dans la préoccupation d'Enfantin et de ses disciples, même si elle tient une grande place dans la vie politique française depuis le blocus d'Alger en 1827. On n'y voit pas autre chose, à travers même la figure de Moïse Retouret, qu'un nouveau théâtre d'apostolat saint-simonien.

De retour d'Égypte en 1836, Urbain rêve d'une tribune dans la presse pour faire connaître l'Orient et, malgré quelques succès, cela ne lui donne pas une situation et le laisse dans la misère.

Il faut reconnaître, à la décharge du père Brue que, tout en étant intraitable sur sa reconnaissance de paternité, il n'a pas lésiné sur les moyens pour donner une éducation et des habitudes de vie bourgeoises à Urbain.

Imaginons ce jeune habitué aux belles étoffes, accepter le don de vieux habits de ses amis saint-simoniens !

C'est là qu'intervient de la ville d'Ems où séjourne son mentor d'Eichthal, une longue lettre qui le met devant la cruelle réalité : celle d'un déshérité de la société qui ne peut laver ses « taches originelles » qu'en payant le prix du sang. Se faire officier en Algérie comme un Lamoricière.

Cela tombe bien : faisant peu confiance aux interprètes syriens, l'armée a besoin de Français connaissant l'arabe. Sa qualité de Musulman devient un atout supplémentaire. Urbain n'a aucune envie d'y aller. D'Eichthal le tance :

En Orient, vous répareriez les torts de la naissance en vous faisant mamelouk d'un homme, en Occident, il faut vous faire mamelouk de l'État.

Un autre Ismaïl est né.

Méconnaissant totalement l'Algérie sur laquelle il projette son Orient, il débarque sur une terre complètement ravagée par la guerre. Ses deux premiers articles, publiés dans le journal *Le Temps*, donnent le ton critique de ses observations.

Il n'est donc pas dupe mais, emporté par son romantisme, il s' imagine pouvoir concilier les deux camps ennemis, français et arabes.

Il n'est pas le seul à s'interroger sur la réalité algérienne. D'Eichthal, qui l'a poussé dans ce pays, le presse de questions dès son arrivée :

Qu'est-ce qu' Abd el-Kader ? Qu'est-ce que les Arabes de la Régence ?
Qu'est-ce que le traité du général Bugeaud ? Qu'est-ce qu' Alger ?
Qu'est-ce que Bône ? Qu'est-ce que Constantine ? Qu'est-ce que

Lamoricière ? Qu'est-ce que vous ? Et surtout dites-moi qu'est-ce que les Juifs ?

D'Eichthal et Infantin le rejoindront, chacun de son côté, et se rendront compte du champ de bataille qu'on appelle à l'époque « nos possessions d'Afrique ».

Infantin dans une lettre à Adèle Morlane la mère de son fils Arthur :

Si j'avais vingt ans et si je n'étais pas convaincu que le plus horrible métier est celui de soldat, je crois que j'irais offrir mes services à Abdelkader pour chasser ces soi-disant civilisés qui parodient les barbares d'une si belle manière.

Nobles sentiments qui ne l'empêcheront pas de proposer son projet de colonisation de l'Algérie, véritable programme d'apartheid.

Quant à Gustave d'Eichthal, de son propre aveu, il y aura passé les plus beaux moments de sa vie. Dans les années qui suivent, il s'intéressera tout particulièrement aux Noirs d'Afrique et au rôle de l'Islam dans leur participation à l'histoire. Et j'ajouterai qu'une amitié réelle et profonde le liera à Urbain jusqu'à la fin.

Après six mois passés à Oran avec Bugeaud, puis un intermède à Alger, Urbain est nommé en 1838 à Constantine, à peine conquise où, à part la garnison, les Européens ne sont pas admis.

Il entre alors vraiment dans la société algérienne, assume les tâches d'administration des dites « Affaire indigènes », porte le costume arabe, se mêle comme Musulman à la vie quotidienne. Il épousera devant le cadi une femme du pays, Djeyhmouna dont il aura une fille, Béia.

Il caracole aux côtés du général Galbois dans les expéditions dites de « pacification » de la région de l'Est et sert d'interprète remarqué au duc d'Orléans lors du passage des Portes-de-fer en octobre 1839, permis grâce à la complicité du grand-père d'El-Mokrani, celui de la révolte de 1871.

Jusque-là, pour faire la jonction entre Oran, Alger, Skikda, Bône, La Calle, il n'y avait que la voie maritime. Désormais, cela allait se faire par la voie terrestre sur le territoire de l'émir Abd el-Kader, ce qui relance la guerre et engage l'occupation à grande échelle.

C'est le prélude à sa participation en 1841-1843 aux côtés du général Changarnier aux campagnes dans le Titteri puis, avec le duc d'Aumale, à la prise de la smala.

Cet épisode laisse à Urbain, un sentiment amer :

C'était un grand spectacle de tristesse que ce champ de bataille encombré de femmes suppliantes, d'enfants effrayés, de cadavres, de fuyards, de troupeaux. J'ai bien vu là que la guerre n'est qu'un jeu, d'autant plus horrible qu'il est sanglant et aveugle.

Mais qu'est-ce que je fais là ? Se demandera souvent Urbain.

Dans son fameux tableau, Horace Vernet le dispose en son centre auprès du duc d'Aumale, mais sans armes :

J'ai voulu, confiera-t-il à d'Eichthal, dans tout cela [...] qu'il y eut un homme utile...

Pour notre essai, nous nous sommes basés sur la correspondance du père d'Urbain, celles échangées entre ses frères en Saint-Simonisme, notamment avec ses deux mentors, d'Eichthal et Enfantin, ses articles, ses comptes rendus militaires, ses brochures, etc.

Comme nous avons utilisés d'autres sources de contemporains, mémoires d'administrateurs, d'officiers et de simples soldats, y compris d'Algériens et d'autres Européens, ce qui nous a permis de croiser, chaque fois que nous avons pu, différents regards sur la conquête.

Je voudrais conclure par deux remarques :

1. Au moment de sa retraite, l'administration lui demande de justifier sa filiation. Il n'y a plus de M. Ismaÿl Urbain. Retour à sa « double tache originelle ».

Le père Brue, profitant des troubles en Guyane, avait fait établir de faux extraits de naissance, lesquels donnent une grand-mère indienne et un père mulâtre, charpentier de son état. Urbain ne s'en servira jamais.

L'homme n'est pas n'importe qui, l'administration, si tatillonne, ferme les yeux.

2. N'oublions pas Saint-Simon qui en 1815, affirme :

S'il s'agissait d'incorporer un autre peuple à la France, celui-ci devait de son côté, tout comme le peuple français du sien, manifester chacun des deux leur vœu par une déclaration expresse.

Enfantin et les disciples qui l'ont suivi en Égypte ont voulu étendre ce principe révolutionnaire aux peuples non-européens, mais cette position s'est heurtée en Algérie à l'acceptation du fait accompli de la colonisation.

*

Intervention de Roland Laffitte :

Urbain au cœur des questions du saint-simonisme

Les épisodes personnels qui viennent s'être parcourus par Naïma sont l'occasion de nous immerger, à travers des personnages en chair et en os, dans les grands débats qui ont affecté le Saint-Simonisme dans les années 1830.

Je passerai sur quantité de questions passionnantes, et me limiterai à trois autres points :

1. en mettant en relief, en Algérie, le changement de méthode politique prônée en 1835 par Enfantin, celle de l'« apostolat princier » ;
2. en dressant un tableau de la présence saint-simonienne en Algérie de 1830 à 1837, année de l'arrivée d'Urbain ;
3. en apportant quelques précisions enfin sur la différence, dans la cadre de ce que Michel Levallois a appelé « une autre conquête de l'Algérie », entre la position d'Urbain et celle d'Enfantin.

La question de l'apostolat princier

On sait qu'Enfantin et ses disciples sont passés, par pacifisme et gradualisme, à côté de la révolte des canuts de 1831. Leur absence, pour ne pas dire leur désertion du terrain social, fut accentuée par le voyage en Égypte. Au point que, lors du procès d'avril 1835 de la seconde insurrection des ouvriers lyonnais, on ne trouve qu'un seul disciple d'Enfantin sur la liste des soutiens aux inculpés, Laurent de l'Ardèche, alors que sont bien représentés des disciples de Saint-Simon d'autres obédiences comme Auguste Comte, ou des dissidents comme Hippolyte Carnot, Pierre Leroux et Jean Reynaud.

Lors de la mort du capitaine Hoart en octobre 1835, Enfantin se saisit d'une phrase de son camarade Bruneau, « l'apostolat est fini », pour théoriser :

Ce même jour, je le sentais, l'apostolat royal, l'appel aux grands, aux princes du monde, commençait.

Il y a, pour commencer, la stratégie de contact avec le chancelier Metternich et les dirigeants viennois partagée par d'Eichthal en juillet-novembre 1836 : il s'agit d'inciter l'Autriche à jouer le pont entre l'Europe et l'Empire ottoman. Il y a ensuite la *Lettre au Roi Louis-Philippe* de mars 1837 où Enfantin proclame que le temps est venu de l'expansion de la civilisation par l'association de tous les peuples de la terre « sans conquête et sans colonies ».

Pour lui, la cible privilégiée est le duc Ferdinand-Philippe d'Orléans, qu'il cherche à toucher par ses réseaux : l'un des filons est son ancien précepteur et actuel secrétaire Dominique de Boismilon par le canal de son ami François Barthélemy Arlès-Dufour, l'autre est constitué par son cousin Saint-Cyr Nugues, pair de France.

On l'écoute poliment et l'enjoint de coucher ses projets sur le papier, ce qui le mènera à son fameux livre sur la *Colonisation de l'Algérie* où il est conduit à élaborer un véritable programme de colonisation, en contradiction totale avec ses idées précédemment affichées. Mais ces rapports vont s'avérer, au point de vue personnel, d'une stérilité humiliante qui le conduira à confier amèrement à Arlès en mars 1842 :

Lorsque, depuis cinq ans, on m'a dit : Commission scientifique et depuis deux ans sous-préfecture, il y a chance pour qu'on me dise bientôt : bibliothécaire de Bône ou d'Oran ou allumeur de réverbères à Paris, et alors peut-être vaut-il mieux qu'on me dise franchement : Vous m'ennuyez, ce sera en parfaite harmonie avec ma position.

En revanche, Urbain parvient pour sa part, à parler à l'oreille des princes, et il est davantage écouté que son mentor.

D'abord par le duc d'Orléans lui-même, à qui il sert d'interprète lors du passage des Portes-de-Fer en octobre 1839, mais ce dernier meurt en 1842.

Ensuite, sur la recommandation de ce dernier, par le duc d'Aumale, qu'il accompagnera lors de la prise de la smala d'Abd el-Kader (rappelez-vous le tableau d'Horace Vernet). Il l'assistera en 1843-1844 à Constantine aux Affaires indigènes, devenant son conseiller officieux pour la province, laquelle lui servira de terrain d'expérimentation de ses idées sur ce que l'on nomme « le gouvernement des Indigènes ». C'est ainsi que nommé gouverneur de l'Algérie en septembre 1847, le Prince voudra prendre Urbain dans ses bagages, mais la révolution de Février coupera court à cette perspective.

On sait enfin le rôle important que jouèrent ses écrits et son action sous l'Empire où il est, bien à tort, souvent considéré comme l'inventeur du slogan de « royaume arabe ».

Seul, Urbain réussira donc, dans cette politique d'apostolat princier en ce qui concerne la politique algérienne.

Autre chose est bien sûr le rôle majeur des hommes issus du Saint-Simonisme dans la politique industrielle et bancaire sous l'Empire, comme Michel Chevalier, les frères Pereire et, on l'oublie souvent, Arlès-Dufour.

Tableau de la colonie saint-simonienne en Algérie en 1837

D'entrée mais sans prendre part à la campagne pour l'expédition d'Alger de 1830, le courant saint-simonien a partagé l'objectif de débarrasser la Méditerranée du fameux « nid de corsaires ». Ceci à la différence du journal d'Adolphe Thiers et Armand Carel, *Le National* qui refuse cette justification dans une belle série de dix articles publiés en avril-mai 1830.

Sans que cela soit une idée fixe, *Le Globe*, animé par Michel Chevalier, milite pour conserver Alger, non sans une certaine originalité. Comme le précise l'un des collaborateurs, Laurent Delaporte, en mars 1832 : « La compagnie anglaise des Indes, qui a fait preuve dans l'Inde de son habileté à coloniser, serait chargée d'administrer la colonie dans l'intérêt des colons. »

On est surpris de constater l'organe dont le sous-titre est *Journal de la religion saint-simonienne*, est en totale contradiction avec la position de Saint-Simon qui

accusait en 1807 la Compagnie des Indes de faire « peser la servitude sur toute la population de l'Inde ».

Émile Pereire se fend de son côté en août 1833, dans *Le National*, d'un article intitulé « De l'avenir d'Alger », où il critique la mollesse gouvernementale à conquérir l'ancienne Régence, prône le découpage de son territoire en 3 départements, anticipant ainsi sur l'arrêté du 8 décembre 1848, et milite pour la construction d'un axe routier et ferroviaire reliant Bône, Constantine, Alger et Oran.

Émile Barrault et Prosper Enfantin ne sont pas dans cet état d'esprit. Le premier accepte, dans son livre *Orient et Occident* en 1835, la conquête d'Alger comme « un fait accompli », mais qui apparaît toutefois, dans sa vision globale, comme une sorte d'exception :

Pour lui, en terre d'Orient :

La France « ne doit pas avoir la prétention d'avoir aux semelles de ses souliers le sol de la patrie », et d'ailleurs, elle n'a pas besoin de colonies.

Enfantin partage cette idée et en 1840, il parlera encore du « boulet d'Alger » et de la conquête comme d'une politique d'une autre époque, d'une « exception » malheureuse, qu'il faut bien se garder de reproduire.

Dès 1830, Enfantin fait le compte de ses partisans sur place en confiant à Henri Fournel : « L'armée d'Alger aura en Bigot notre représentant », et voir autour de lui deux officiers du génie, Lamoricière et Chabaud-Latour. Ce dernier, qui sera ordonnance du duc d'Orléans, disparaîtra vite des radars saint-simoniens.

* Louis Juchault de Lamoricière est un camarade d'études de d'Eichthal. Pour le fringant polytechnicien, c'est clair :

Il n'est d'autre rapport concevable, sur la frontière de « la civilisation et de la barbarie », que « le sabre !

Voilà qui est bien peu saint-simonien.

Mais ce Lamoricière regroupe autour de lui, dans les premières années, des lecteurs du *Globe* comme le capitaine Lefranc, ainsi que le chirurgien-major à l'hôpital du Dey, Jean André Antonini, arrivé à Alger avec le corps expéditionnaire.

D'Eichthal sera vite déçu, lors de son arrivée à Alger en 1838, par son ami : il ne voit plus chez lui qu'« un homme dévoré par l'ambition, modifié par l'exercice du despotisme militaire et de la sauvagerie des camps. »

* Paul Bigot, sur lequel compte Enfantin comme propagandiste, se dit fasciné par la perspective du « grand hyménée de l'Orient et de l'Occident », mais dit buter, dans une lettre au *Globe* d'août 1831, « sur le pacifisme des Saint-Simoniens qui le retient d'adhérer totalement au mouvement ». Abandonné en pleine rue par ses zouaves lors de l'expédition de Bône d'octobre 1831, il sera massacré par les habitants de la cité.

Autres personnages liés au Saint-Simonisme :

*Victor Poirel, polytechnicien et ingénieur des Ponts et chaussées, nommé Ingénieur en chef de l'Algérie en 1833. Mais il ne semble pas fréquenter ses anciens condisciples.

* Ernest Don de Cépian, également ingénieur des Ponts, qui fit partie de l'équipée en Corse en février-mars 1833 avec Casimir Cayol et Urbain, et qui, arrivé à Alger en février 1837, a été nommé Ingénieur en chef des services des Dessèchements.

* Quant à Moïse Retouret, devenu à Ménilmontant l'ami d'Urbain, Dominique Tajan-Rogé et Alexandre Massol qui font une échappée à Alger dans l'été 1833, le décrivent parcourant, exalté comme de coutume, le Sahel d'Alger allant de douar en douar prêcher, à la manière de Ramon Llull à Bougie en 1314, la bonne parole en essayant de convaincre les autochtones qu'ils sont dans l'erreur et de les amener à la foi saint-simonienne. À la différence du fameux *doctor illuminatus*, il évita le caillassage...

Il est manifeste que l'apostolat de celui qui est présenté comme l'enfant chéri d'Enfantin, qui va mourir à Alger en 1834, place qui sera prise ensuite par Urbain, est résolument pacifique, et même pacifiste.

Enfantin compte si peu sur la colonie saint-simonienne d'Alger pour d'autres tâches que, s'entretenant avec Charles Lambert sur la modernisation de l'armée égyptienne sous Soliman Pacha, il lui confie en juillet 1834 :

Je rêve beaucoup pour Hoart et Bruneau, plutôt Hoart, qui sait, peut-être *Lamoricière* ? Je serais bien étonné que celui-ci ne vînt pas organiser le *génie* d'Égypte, lui qui a organisé les zouaves d'Alger.

Qu'Enfantin soit prêt à demander à ses disciples d'Alger de se déplacer en Égypte, voilà qui prouve le peu d'intérêt qu'il porte, à cette époque, à la conquête de l'ancienne Régence.

* Arrivé à Alger en 1833 avec Moïse Retouret, il faut compter avec Charles Goulet qui va s'installer dans cette ville comme clerk de notaire.

* Et surtout il y a Louis Jourdan, journaliste à Toulon et qu'Urbain a connu à Marseille, qui s'est installé à Alger avec sa femme Hortense peu avant l'arrivée d'Urbain. Le couple recevra les bras ouverts Urbain aussi bien que d'Eichthal et Enfantin.

En tout cas ce n'est pas la fréquentation en Égypte de Rogé et Massol et la rencontre en 1835 de deux femmes ayant séjourné à Alger, comme Caroline Carbonnel et Judith Grégoire qui, comme l'a évoqué précédemment Naïma, pourront apprendre à Enfantin et à Urbain autre chose que le tableau que je viens de brosser sur la situation à Alger.

La position d'Urbain en rapport avec celle d'Enfantin

Je laisserai de côté la question des droits politiques des Algériens, et celle dudit « gouvernement des Indigènes », que Michel Levallois a largement développé dans *Une autre conquête de l'Algérie*. Sur ces points, n'apparaît pas de désaccord significatif entre Urbain et Enfantin.

En revanche, Urbain n'est pas favorable à la colonisation de peuplement, ce qu'en 1840, lui reproche immédiatement Enfantin. Il cherchera, tout au long de sa carrière, à la limiter au maximum, y compris dans l'élaboration comme dans l'application du sénatus-consulte de 1863 concernant la propriété foncière en Algérie, où son souci est de limiter la destruction de la propriété collective sans l'accord des intéressés.

Il est une conséquence importante à cette position : dans le sillage de Marcel Émerit, on qualifie souvent de saint-simoniens des gens qui se sont rapprochés d'Enfantin dans le cadre de la Commission d'Afrique, tels Adrien Berbrugger, la capitaine Ernest Carette ou Auguste Warnier, et qui, comme ce dernier, ont ensuite collaboré avec lui dans le journal *L'Algérie* en 1843-1846. En fait, ce rapprochement s'est effectué sur la base de la colonisation d'exploitation et de peuplement, et non sur celle de la vision saint-simonienne originale et originaire, même transformée, de l'association Orient / Occident.

Urbain eut d'excellents rapports avec Berbrugger, mais ceux qu'il entretint avec Warnier furent déplorables. Ce dernier ne se contenta pas, comme champion des colons, que prendre Urbain comme tête de Turc sous l'Empire. Nommé le 5 septembre 1870 préfet d'Alger par le gouvernement de la Défense nationale du général Trochu, il représentait les forces qui contraignirent Urbain, « menacé, selon ses propres paroles, d'être fusillé net », à se réfugier en France. Et c'est lui qui démolira, par la loi de 1873 sur la propriété indigène associée à son nom, toute limitation voulue par Urbain à l'accaparement des terres des Algériens par leur passage obligé à la propriété privée.

On comprend qu'il soit difficile de mettre Urbain et Warnier, qui se trouvent dans les deux camps opposés, sous la même étiquette de Saint-Simonisme, même si cette dernière s'applique à de tendances très différentes.

Pour terminer

Notre ouvrage se limite, dans le détail de parcours chronologique, à janvier 1841, à l'arrivée de Bugeaud pour la conquête en grand, bien que l'épilogue donne un résumé du parcours ultérieur d'Urbain, dont la renommée sera assurée par son rôle sous le Second Empire et dont l'œuvre la plus intéressante est, à notre avis, celle du bilan qu'il fait dans la presse de la politique algérienne dans les années 1871-1880.

Urbain fut, en Algérie, le personnage le plus important du Saint-Simonisme, dont il se réclama jusqu'à la fin, un courant qui proclamait en Égypte l'association Occident / Orient « sans conquêtes et sans colonies ».

La question constante que nous posons dans notre livre, au fil des épisodes personnels et des événements politiques est la suivante :

Comment a-t-il accepté le fait accompli de l'occupation de l'Algérie et, en très peu de temps, prôné désormais une paradoxale « association dans la conquête » ?

Paradoxale pour ne pas dire oxymorique, car le terme *association* suppose que les membres soient mis sur un pied d'égalité, ce qui, malgré le rêve d'Urbain, s'avéra impossible.